Document généré le 19 mai 2025 23:23

XYZ. La revue de la nouvelle

Parenthèse

Julie-Aude Varin

Numéro 127, automne 2016

Ponctuation : signe que les mots ne peuvent pas tout dire

URI : https://id.erudit.org/iderudit/82736ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Varin, J.-A. (2016). Parenthèse. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (127), 26–27.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Parenthèse

Julie-Aude Varin

C'est l'imprévisible qui t'a, une fois de plus, poussé sur mon chemin quand tu m'as apostrophée de l'autre côté de la rue. Comme la dernière fois, je me suis confondue en banalités, et j'étais déjà en train de repartir quand tu m'as invitée à prendre un verre. Pas obligé d'être de l'alcool, as-tu précisé. Évidemment, je me souvenais que tu avais l'ivresse sentimentale. Tu n'avais interrompu qu'un vagabondage où je m'abreuvais de l'atmosphère des foyers en les observant par les fenêtres entrouvertes : je n'avais donc aucune bonne raison de refuser de prendre ce café avec toi, tout comme je n'avais aucune raison valable d'accepter, d'ailleurs.

Et pourtant me voici, défiant la règle que nous nous sommes imposée jadis, celle de couper les ponts. Nous continuons ensemble la promenade dans mon quartier, celui que j'habite depuis des années, mon phare. C'est aussi le tien, apparemment. Nous marchons côte à côte comme à cette époque où nous pouvions être complices dans le silence et où la proximité de nos corps allait de soi ; nous retrouvons ce vieux restaurant glauque de la Petite-Italie. La meilleure pizza du quartier selon moi, mais c'était un point de discorde à l'époque. Eh oui, il existe encore. Certaines choses sont faites pour durer et d'autres se consument à une vitesse fulgurante, atteignant rapidement leur point culminant avant de laisser place à l'insupportable. Mais trêve de rancune. Nous sommes adultes et avons évolué, et je ne porte qu'une vague cicatrice de cette blessure. J'endosse fièrement mon rôle d'ancienne amante détachée, ne t'inquiète pas. Je constate cependant avec quelle facilité nous abordons les sujets les plus futiles de l'univers et trouve cela honteux. Oui, nous faisons honte à notre histoire en discutant de tout sauf de cet amour déchirure, déchu, relent d'un passé pas si lointain et pourtant à des années-lumière du moment présent, celui-là même avec lequel j'ai tant de difficulté à composer. Je n'oserais jamais

le dire, mais je préfère cent fois nous imaginer dans une de nos prestations d'amants chevronnés qu'en tant qu'amis, pour peu qu'on puisse réellement le devenir. Ton regard est ponctué de regrets que tu ne peux exprimer puisque ce n'est pas le bon moment et que ce n'est pas de mise, et tu parles, tu parles pour combler ce vide qui se glisse insidieusement entre nous au fil de la discussion. Alors je t'observe discrètement pendant que tu t'embourbes dans une apparente normalité et je me rappelle vaguement ton odeur, ta saveur, ta manière de me prendre, et chasse ses pensées impures au fur et à mesure qu'elles apparaissent et suis prise d'un fou rire un peu maniaque. Tu continues de discourir, embarrassé, et je peine à me concentrer sur tes propos, mais comprends-moi… J'ai simplement du mal à croire qu'un jour, j'en arriverai à cette indifférence, voire à ce mépris convenu. Et c'est bien là l'inévitable tragédie de toute passion : accepter qu'elle n'aura été qu'une parenthèse.